

Transcription littérale du cahier de Joseph Le Goffic (1887-1961)

« Jobic » pour la famille

écrit pendant la seconde guerre (1939-1944)

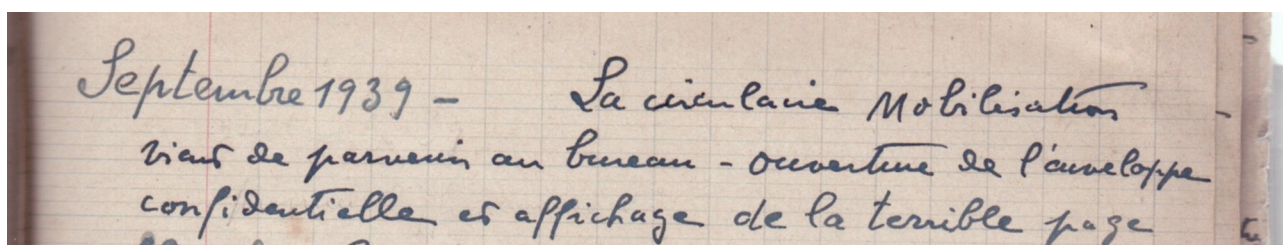


Il a l'expérience de la guerre, s'étant illustré sur le front en 1916-17-18 dans les transmissions (adjudant, Croix de guerre, Médaille Militaire). Il doit être la seule personne, dans nos familles, dont on peut dire qu'il a participé activement aux deux guerres mondiales (soldat pour la première, résistant pour la seconde).

Suite à l'invasion de la Pologne par l'Allemagne commencée le 1^{er} septembre, la France et l'Angleterre ont aussitôt déclaré la guerre à l'Allemagne le 3 septembre.

Jobic est alors receveur des postes à Mortcerf (Seine-et-Marne).

La première partie est en style télégraphique, la seconde (page 8) bien mieux rédigée.



Septembre 1939

La circulaire Mobilisation vient de parvenir au bureau – ouverture de l'enveloppe confidentielle et affichage de la terrible page blanche – revoir encore la guerre, quel effondrement !

Premières mesures restrictives des services et du personnel – internement militants syndicalistes – singulière façon de réchauffer l'opinion déjà assez hostile à l'ouverture d'un conflit dont la cause apparente ne serait que la question de Dantzig – mais qui de toute évidence n'est que la conséquence des capitulations successives des démocraties devant le nazisme et le fascisme (Éthiopie, Espagne, Munich etc).

Arrivée dans le pays et environs groupes autobus parisiens venus subir les transformations et camouflages nécessaires à leur utilisation militaire – commencement du gaspillage de l'essence.

Arrivée d'un bataillon du 117^e d'Infanterie, mobilisé de plusieurs mois – frontière Espagne. Embouteillage d'un courrier de plusieurs semaines.

Manque absolu de discipline – s/off et officiers n'ont aucune autorité sur les hommes, malgré les efforts de redressement opérés par quelque cadres de 1914-18.

Arrivée pour stationnement en gare de trains sanitaires qui se succéderont ensuite jusqu'à évacuation. Même constatation d'anarchie pour le personnel sanitaire de ces trains, que pour les unités cantonnées. Officiers constamment en vadrouille avec les autos. Ravitaillement des popotes à Paris et présence de toutes ces dames – officiers et troupe – dans tout le cantonnement – affaires très bonnes pour cafés, hôtels etc ...

Et cela continue tout au long de ces mois si durs du premier hiver de guerre 39-40. Peu de nouvelles du front et de partout on remarque l'inaction presque totale de cette immense armée d'hommes mobilisés pourvus de « ballon de football et de culottes de golf » par les soins d'un

gouvernement et d'un état-major entrés avec un calme déconcertant dans ce qui va devenir pour tout le monde « la drôle de guerre » !

Puis c'est le tragique réveil du [date en blanc – l'offensive allemande « *blietzkrieg* » a débuté le 10 mai contre la Belgique, les Pays-Bas, le Luxembourg et la France] mai 1940 ; au petit jour nous sommes réveillés par l'explosion de plusieurs bombes d'avion égrenées le long de la voie ferrée de Dammartin à La Houssaye. Nous ne pensions pas encore à ce moment que cette surprise matinale annonçait l'ouverture de l'offensive allemande qui en quelques semaines allait nous conduire à la capitulation. Et les jours noirs vont se succéder sans répit. Dunkerque – Narvik – l'avance foudroyante des blindés allemands et l'angoisse croissante d'un peuple enfin réveillé de sa torpeur et de son avachissement qui va comprendre où il a été délibérément mené par la trahison préméditée de tous ceux qui ont intérêt à sa servitude, et qui renouvelant l'histoire ont compté sur l'invasion étrangère pour réaliser leurs desseins.

À partir de ce 13 mai chaque journée va anéantir une à une toutes les espérances et devant le spectacle d'une formidable anarchie militaire et civile dont nous allons être les témoins nous allons progressivement à la conviction que la défaite est inéluctable. Premiers passages des réfugiés du Nord et de l'Est – et premières apparitions de soldats à peu près sans uniforme et sans arme ni équipement, fuyards du front vivant au long des routes de pillages et n'ayant du reste pas besoin de se cacher, personne parmi les autorités responsables ne se souciant de leur demander quelques justifications. Tout le désordre va s'accroître de jour en jour pour atteindre son maximum dans les premiers jours de juin. C'est partout l'affolement - ordres – contre-ordres se succèdent. Le 117^e parti depuis quelques temps est remplacé par des compagnies de transport autos ce qui achève de donner l'idée de la désorganisation totale de l'armée. Préoccupation essentielle des officiers – sécurité et bien-être (incident du téléphone avec capitaine du train et du château de Dammartin avec état-major).

Pendant ce temps hommes livrés à eux-mêmes trafiquent de tout (essence, huile, pneus etc). Commencement de départs habitants Mortcerf. Maire malade remplacé par 1^{er} adjoint qui après avoir menacé les commerçants de sanctions au cas où ils fermentaient leurs magasins ... disparaît un beau matin avec toute la municipalité (sauf un conseiller) et les notables, laissant ainsi la population sans direction ni appui ; à partir de ce jour l'exode se précipite et les charrettes du village ? une à une rejoignent sur les routes, les milliers et milliers de fuyards.

Le 12 juin après être restée toute habillée, valise prête, toute la nuit, femme trouve place dans une petite camionnette conduite par une dame avec enfants et gros chien.

Le téléphone seul conserve son activité – mais quelle activité ! De jour et de nuit appels au standard. ? Assuré avec facteur – plus de courrier. Des P.C. d'unités variées viennent à chaque instant se relier au central pour décrocher et se replier quelques minutes plus tard.

Le vendredi 14 juin après une nuit blanche au petit jour gendarmes annoncent leur départ. Coulommiers ne répond plus. Téléphone à D^{on} [Direction?] Melun qui donne ordre évacuation valeurs et personne sur Melun. Après multiples incidents avec conducteur auto désigné pour évacuation obtient seulement de celui-ci de conduire les sacs à La Houssaye [la Houssaye-en Brie, commune voisine]. Adieux à ? et bonne chance ! Il ne reste plus que quelques habitants, impotents ou trop âgés. À 6^h30 départ avec bicyclette chargée de tout ce qu'il m'a été possible d'emporter. Route de Crèvecœur, Marles, Tournan, Villepatour, Guignes où je me hisse dans un camion qui va me conduire au milieu d'une cohue indescriptible à Melun où j'arrive à 11 heures.

Présentation à la R.P. [Recette Principale] à demi-vidée où l'on m'envoie promener ! Rencontre imprévue en cherchant la Direction d'un monsieur porteur d'un brassard bleu – me dit être le ... Directeur !! Après explication sur ma situation et celle des ... valeurs du bureau me dit que la Seine-et-Marne doit se regrouper à ... Clermont-Ferrand ! J'ai bien envie de retourner à Mortcerf ! Rencontre de Pousin (?) monteur du téléphone à Tournan, décidons ensemble d'attendre encore un peu à Melun avant de continuer plus loin. Les travaux de minage des ponts se poursuivent

activement et il est à prévoir qu'ils vont bientôt être détruits. Canonnades lointaines. Décidons nous éloigner en suivant rive de la Seine, nous arrêtons près des charrettes pour déjeuner. Explosions se rapprochent. Pousin affecté spécial (?) craint d'être ramassé par allemands et c'est pour ne pas le quitter que je me décide à repartir avec lui en lui indiquant que la forêt de Fontainebleau me paraît nous offrir un refuge parfait pour la nuit.

Provisions à Bois-le-Roi et prenons route de Fontainebleau très encombrée. Dès la forêt atteinte nous pénétrons sous bois et installons campement pour la nuit – lit de fougères – Le roulement continu des voitures sur la route peu éloignée nous empêche de dormir. Au petit jour décidons de faire une reconnaissance jusqu'à Fontainebleau pour avoir quelques nouvelles ; à l'entrée de la ville je garde les vélos pendant que Poncin se rend à la Poste. Revient peu après – tout est vide, plus personne à la recette des Postes où nous pensions obtenir quelques informations. Que faire ? Je propose une nouvelle fois de rester dans la forêt et d'attendre les événements, mais Poncin insiste à nouveau pour continuer l'exode, toujours dans la crainte d'être considéré comme prisonnier de guerre. Le grand carrefour à la sortie de Fontainebleau est noir d'une foule de véhicules de toutes sortes – camions, voitures à chevaux, pompiers, corbillards, vélos, poussettes et de milliers de piétons chargés de paquets. Toute cette multitude cherche à s'écouler par les trois grandes routes : Montereau, Nemours, et surtout vers La Chapelle-la-Reine, direction que nous nous décidons à prendre également dans la file d'une cohue invraisemblable, parmi laquelle nous allons piétiner pendant plusieurs heures pour faire la quinzaine de kilomètres qui nous conduit à la Chapelle. Nous y arrivons assez tard dans la soirée. Ruées vers les fontaines et les deux ou trois boutiques de vivres encore ouvertes. Installons campement dans des ballots de paille.

16 juin

Au réveil affluence toujours aussi grande sur la route où la circulation n'a d'ailleurs pas arrêté de la nuit. Quelques avions apparaissent et nous entendons quelques lointaines explosions et crépitements mitrailleuse. Cherchons à éviter la route et prenons la voie ferrée vers Malesherbes. Chemin pas commode avec vélos chargés aussi n'arrivons aux environs de Malesherbes que dans la soirée. Le carrefour Pithiviers-Puiseaux est totalement embouteillé et il n'est plus possible d'aller plus loin, aussi décidons-nous de chercher refuge pour la nuit aux environs. Dans un ravin trouvons voiture neuve abandonnée et après tentative vaine de mise en route, décidons de nous y installer pour passer la nuit. Plus de pain. Poncin cherche à aller jusqu'à la gare de Malesherbes où nous avait-on dit serait faite une distribution, amis revient bientôt les mains vides ; avions italiens bombardant et mitraillant la gare et la foule qui s'y presse.

17 juin

Reprenons route commence à s'éclaircir mais qui commence à être de plus en plus occupée par des convois et détachements militaires en retraite. À Puiseaux nouvel embouteillage au cours duquel je perds Poncin. Reste seul. Je décide de ne plus suivre les grandes routes où la situation se fait d'heure en heure plus dangereuse. Par des traverses je gagne donc Boësses – Boynes – où je trouve dans un cantonnement de coloniaux l'aumône d'un peu de rata et de pain. Reprends la route. À St-Michel rencontre aussi plusieurs voitures de ferme – dans lequel remarque F.R. (?) M'adresse à lui pour essayer de me joindre aux voitures. Peu après sommes rejoints par un détachement de coloniaux dont l'officier fait incorporer les hommes parmi les civils du convoi – ce qui est de sa part une précaution d'ailleurs inutile car nous savons déjà que les avions bombardent ou mitraillent indistinctement tous les rassemblements qu'ils soient composés de civils ou de militaires. La précaution prise par l'officier n'aurait donc sans doute pour résultat que d'accentuer encore les dangers. Protestations auprès de lui – s'avèrent inutiles. Aussi après avoir cheminé un moment derrière le convoi je décide de quitter et me dirige vers une ferme isolée – arrivée dans cour au milieu de laquelle se promènent poules, lapins – des vaches meuglent dans une pâture voisine. Personne. Dans un hangar trouve un homme et un jeune homme en train de manger. Réfugiés eux

aussi, de Corbeil. L'homme italien, AC [*ancien combattant*] de 14-18 comme moi a pressenti danger de suivre des groupes et entendant des explosions et crépitements de mitrailleuses dans lointain est venu se réfugier dans cette ferme abandonnée par occupants avec son fils. M'indique que les poules ont pondu un peu partout ; sachant traire est allé tirer du lait des vaches qui ?? décidons de rester ensemble et d'attendre les événements. Hangar bien garni de paille fera un bon lit pour nuit. Peu après notre arrivée après une violente fusillade apercevons à travers champ des chevaux affolés qui s'enfuient et peu après des gens qui courent eux aussi dans toutes les directions. Personne toutefois ne vient vers nous. Il m'a semblé reconnaître des personnes du convoi lâché tout à l'heureuse

18

Après nuit calme recevons visite bonhomme qui nous dit être maire de la localité (Nesploy) et parent des fermiers qui ont évacué. Nous dit qu'hier soir le convoi, qui était bien celui que j'ai quitté, a été rencontré par une avant-garde allemande remontant de la Loire et qu'un rapide combat s'est engagé entre eux et les soldats mêlés au convoi. Plusieurs morts civils, femmes, enfants et militaires. Nous dit que toute continuation de l'exode est inutile, les troupes allemandes occupant toute la région et remontant vers le Nord. Nous demande de respecter matériel et nous remercie d'avoir devancé son désir en nous installant loin des bâtisses pour ne pas être soupçonnés d'avoir touché à quelque chose. Maison a du reste déjà été pillée. Il nous dit aussi de prendre tout ce dont nous avons besoin pour manger et de rester le temps que nous voudrions.

Après son départ, Vitalla, son fils et moi décidons de nous faire cuire quelques boîtes et de repartir pour essayer de rentrer à nos domiciles le plus tôt possible. Provisions faites, lapin, poulets, lait, œufs et en route en sens contraire.

Route à peu près déserte et tout va bien jusqu'à Beaune-la-Rolande où sommes arrêtés par sentinelle allemande qui nous donne l'ordre d'enlever nos paquets et de laisser là nos vélos. Pendant que posées contre un mur nous délestons nos machines, un autre groupe de cyclistes est lui aussi arrêté et pendant discussion avec sentinelle profitons de son inattention pour sauter sur nos bicyclettes et disparaître au premier tournant. Après quelques crochets dans la ville arrivons à la gare. Repérons sur les quais déserts un diable du chemin de fer ; arrimons vélos et bagages dessus et, le tout dissimulé par une bâche, repartons tirant et poussant notre véhicule. Arrivons à Auxy (-le-château?) sans encombre. Village occupé par troupes allemandes – sur place église plusieurs centaines de prisonniers français.

Nous garons dans une remise attenante à un château, pillé de fond en comble comme toutes les maisons dureste.

19

Après bonne nuit repartons et voyage sans encombre jusqu'à Puiseaux. Trouvons une sorte de remise dans un jardin et nous y installons pour reste de journée et nuit. Venions de nous endormir quand nous sommes réveillés par 5 soldats allemands porteurs de nombreuses bouteilles qui nous expliquent après bien des difficultés qu'il s'agit pour nous de boire à chacune des bouteilles avant qu'eux les finissent. Exécution, suivie de déballage de boîtes de gâteaux, cigarettes, offertes sans doute en remerciement de notre docilité. Bientôt, harmonicas sortant des poches et un concert commence qui devient bientôt chahut car le contenu des bouteilles commence à faire de l'effet ; à demi rassurés voudrions bien être ailleurs ... Enfin finissant par déguerpir et comme le petit jour n'est plus loin décidons de préparer le départ ... sans attendre nouvelle visite.

Avant nous mettre en route Vitalla et moi laissant les bagages en garde au fils décidons d'aller à la recherche d'un peu d'eau. Nous apercevons à quelques centaines de mètres une barrière de chemin de fer avec maison de garde. En y arrivant constatons que tout est fermé et vide. Dans le jardin, un puits ; au moment où nous allons essayer d'y puiser un peu d'eau, camion bondé de soldats allemands en ares, s'arrête, et plusieurs d'entre eux nous sautent dessus et nous encadrent

pendant qu'un gradé semble nous interroger – sans que nous comprenions ce qu'il demande ; à la fin nous finissons par savoir que nous prenant pour des employés du chemin de fer ils nous demandent d'ouvrir la porte de la maison. Comment lui montrer l'erreur ? À la fin une idée me vient de lui montrer un papier quelconque de mon portefeuille et en voyant le mot Paris [*Jobic est né à Paris*] finit par comprendre que nous ne sommes pas d'ici. Leur attitude se radoucit un peu et ils nous amènent maintenant près du puits où nous leur expliquons que nous venions chercher de l'eau. Ils nous demandent d'en tirer et nous font boire plusieurs gobelets avant de s'approvisionner eux-mêmes. Cette fois les voilà calmés et après distribution de quelques cigarettes nous disent nous pouvons repartir, ce que nous faisons rapidement après cette minute d'émotion.

Aussitôt retour à la remise, décidons de partir sans plus attendre et de faire le plus de km possible pour nous rapprocher de Corbeil [*Corbeil-Essonnes, soit environ 60 km*] où j'accompagne Vitella, le passage par Melun n'étant plus possible sans doute après la destruction des ponts. Quand nous reprenons la grande route nous sommes croisé à chaque instant par des convois ou des troupes allemandes et souvent obligés de chercher refuge dans les fossés pour ne pas être renversés par les camions qui roulent à toute allure sans se soucier de nous. Beaucoup de soldats sont montés sur des bicyclettes de tous modèles, sûrement raflés au cours de la marche. Heureusement les nôtres sont toujours camouflées sur notre véhicule. Atteignons (*La*) Chapelle-la-Reine et comme il est déjà assez tard décidons de nous y arrêter pour la nuit. Retrouvons nos ballots de paille du départ comme les avions laissé avec Poncin.

20 mai [*juin!*]

Après une bonne nuit décidons partir très bonne heure pour essayer d'atteindre Corbeil ce jour même. Prenons direction de Milly [*Milly-la-Forêt*]. Journée sans incident. Quelque rencontres de troupes et convoi – mais personne ne nous demande rien. Quelques km avant Corbeil nous décidons d'abandonner notre véhicule et de reprendre nos machines en les rechargeant du matériel. Ainsi fait et c'est sur nos vélos que nous rentrons dans Corbeil en partie désert et où de place en place nous voyons des files de gens faisant la queue à la porte des boulangeries et des magasins d'alimentation encore ouverts. Sur la route de Paris de nombreux exilés reprennent la route du retour. Arrivons chez Vitella qui retrouve ses lapins vivant, laissés dans un tonneau et sa maison intacte. Sa famille, femme et 2 autres enfants partis par la route avant lui ne sont pas rentrés. M'offre l'hospitalité pour le temps que je voudrais. Me retrouve dans un bon lit après un excellent dîner à tous trois avec les reliefs de Nesploy et ce que nous avons pu nous procurer en ville.

21 juin

Pressé de me retrouver à Mortcerf je décide malgré le bon accueil de repartir aujourd'hui même. Un pont provisoire a été lancé sur la Seine. Je pourrai donc traverser. Auparavant me rend à la Kommandantur pour essayer d'obtenir un laissez-passer me donnant la garantie de pouvoir rentrer avec mon vélo sans risque de le voir saisi. Il m'est répondu « les soldats allemands ne prennent pas les vélos !!! puisque vous être PTT mettez votre brassard cela suffira » Adieu et remerciement à Vitella et en route avec le chargement. Route par Brie-Comte-Robert, Chevry [*Chevry-Cossigny*], Tournan. En passant à la poste de Tournan demande des nouvelles de Poncin. Pas rentré – presque personne du reste. La Houssaye, nouvel arrêt. Presque tout village rentré, car organisé en convoi par municipalité, ne sont pas allés très loin et sont restés groupés. Receveuse pas rentrée – donc sans nouvelles de mes sacs. Après arrêt chez Berthelin, repars par Crèvecœur. Aux Prêches midi ? Maison Mme Rique ? Présente, avec Mme Pelletin ? de la gendarmerie – me disent que peu d'habitants revenus, presque toutes maisons pillées y compris la nôtre. En effet arrivant constate un beau travail : meubles retournés, ordures partout, linge à terre au milieu de la paille dans bureau tous tiroirs retournés, coffre intact, fenêtres et volets forcés. Suis invité à venir prendre repas chez jardinier derrière maison, mais constate présence de nombreuses bouteilles certainement prises dans café – et m'abstiens de revenir. Mme Pelletin m'invite à prendre mes repas avec elle, son fils

et Mme Rique. Ai retrouvé quelques petits lapins que j'avais lâchés dans la cour. Ma petite chienne Tinette fourbue de cette randonnée, le dessous des pattes usés par la route reste plusieurs jours allongée.

Remise en état de la maison ; et vers le 23 ou 24 fait premier voyage à Paris en vélo [soit une cinquantaine de km pour Paris centre]. Personne nulle part. 1^{ère} rencontre au Gd-Palais avec un détachement allemand qui descend les Champs-Élysées musique en tête. Me cache dans les massifs, avec quelques ouvriers qui étaient occupés à des terrassements et ensemble nous mettons à pleurer !

Plusieurs voyages successifs à Paris toujours sans résultat. Me rend aussi à Rozay [*Rozay-en-Brie, à 15 km de Mortcerf ?*] pour essayer d'avoir quelques nouvelles également sans résultat. Avec Jean Pelletier (?) parcourons les environs, Lagny [-sur-Marne], Crécy [-la-Chapelle] pour ravitaillement. Habitants rentrant à quelques uns. Détachement allemand à gendarmerie composé en majorité anciens soldats de 14-18 – beaucoup d'entre eux prisonniers, causant un peu français. S/off sympa anti-hitlérien.

Juillet s'écoule ainsi. Bureau remis en ordre. (Service?) des trains reprend et courriers recommencent à arriver que distribue ?? son père facteur n'étant pas rentré. Bien inquiet du manque de nouvelles de toute la famille. Ai retrouvé à Crécy la dame qui a emmené femme dans sa camionnette. Me dit a voulu descendre à Rozay (?). Y retourne plusieurs fois sans résultat. Puis un beau jour alors qu'assis devant le bureau aperçoit nièce Jeannette [*Jeanne Vallet « Nano »*] dans la Grande Rue, vient d'arriver par train. M'annonce retour à Paris de toute la famille. Restons dîner et dormir à Mortcerf et le lendemain matin partons Paris par train. Retour avec femme. Peu à peu les rentrées s'accroissent et après retour facteur – visite Directeur – trafic reprend cours habituel. « Valeurs » insérées dans les sacs ont été spoliées.

Et commencent les années sombres = 1940 – 41 – 42 – 43 – 44 -

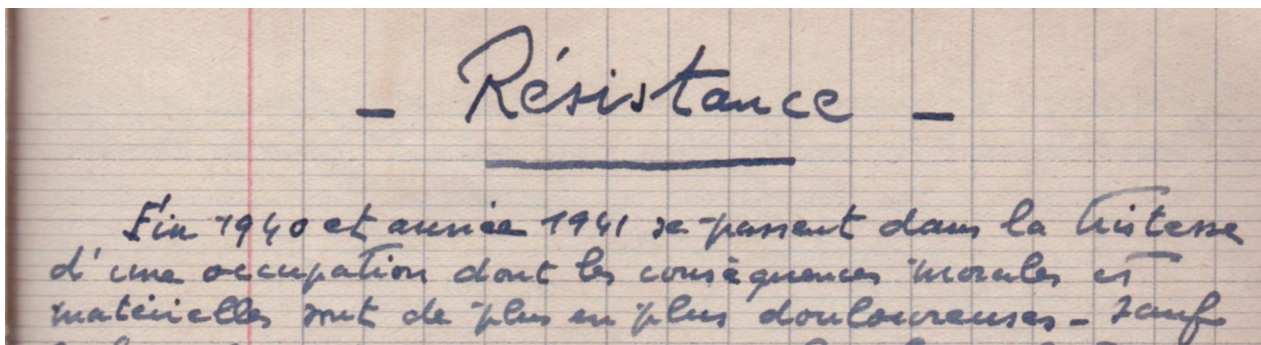
Jobic a tracé sur ces cartes une partie de son périple :

NB la route (la plus courte) entre Mortcerf et Nesplay est d'environ 110 km

à gauche, tronçon retour La-Chapelle-la-Reine à Mortcerf

à droite, aller La-Chapelle-la-Reine à Nesplay en bleu , et retour en rouge





Résistance

dont récit de l'arrestation par les allemands, du 10 octobre au 3 novembre 1943

pour un document de référence sur le réseau « Vengeance », voir:

<http://chantran.vengeance.free.fr/Doc/Wetterwaldv50.pdf>

le « bureau » dont il est souvent question est celui de la poste de Mortcerf, où Jobic est receveur

* * *

Fin 1940 et année 1941 se passent dans la tristesse d'une occupation dont les conséquences morales et matérielles sont de plus en plus douloureuses – sauf quelques rares passages nous avons la chance de ne plus avoir de troupes cantonnées dans le village.

1942

Au début de 1942 le Dr Jarraud - avec qui je converse souvent de la situation - m'avise d'une prochaine visite d'un certain Laurent dont il se porte garant mais sans m'indiquer d'une façon précise l'objet de cette visite.

Quelques jours après se présente au bureau un monsieur qui se déclare être placier en extincteurs d'incendie, et être envoyé par le Dr Jarraud – grâce à cette caution nous ne tardons pas à causer avec une certaine liberté et M. Laurent m'indique alors être chargé de l'organisation clandestine de résistance à l'occupant et me demande si je serais disposé à signer un engagement. Bien que très heureux de l'occasion qui m'est offerte je lui demande un délai de réflexion et lui demande de revenir me voir dans quelque temps – ayant surtout l'intention de demander, après cet entretien, des garanties supplémentaires au docteur Jarraud. Après une visite à celui-ci, qui me donne tout apaisement sur l'identité et la bonne foi de Laurent, nous signons ensemble nos feuilles d'engagement après choix d'un pseudonyme, qui seront remises à Laurent et transmises paraît-il à Londres [en marge : Le Goffic (Kernoa) Jarraud (Jabrune)(?)]

Laurent nous demande de faire du recrutement et aidés très utilement par le docteur qui grâce à ses fonctions se déplace facilement et visite une quantité de localités nous contactons assez rapidement des correspondants aux environs. Laurent me procure tout le matériel nécessaire à la confection de fausses cartes d'identité qui permettront de se soustraire au STO [Service du Travail Obligatoire, travailleurs forcés en Allemagne] dont les boches cherchent à assurer un recrutement intense. Un beau jour en remettant une de ces cartes à un réfractaire j'apprends l'existence dans le pays même d'un noyau très actif de résistance. Il s'agit d'une organisation constituée dans une usine de distillation de bois montée par les Allemands (!) et qui occupe en plus des ouvriers de l'usine un

nombre important de bûcherons occupés dans les bois voisins et dont la plupart sont des ouvriers d'usines parisiennes (Panhard en particulier) qui ont ainsi été adroitement soufflés aux fridolins.

J'entre en relation avec les deux responsables du noyau Cadistil (?) - le directeur Roumy et le chef d'atelier Meurein – après nous être félicités à la fois de la prise de contact et du secret si bien gardé jusque là sur l'existence des deux groupes locaux, nous décidons une fusion et nous en avisons Laurent en lui donnant les noms de la trentaine de gars déjà rassemblés en commun à Mortcerf.

Laurent nous annonce qu'il est chargé de la responsabilité d'un groupe qui comprendra les communes de Mortcerf, Dammartin-sur-Tigaux, Tigaux, La-Houssaye-en-Brie, Crèvecœur, Faremoutiers, Guérard, La-Celle-sur-Morin. Le groupement fonctionne de façon officielle à partir de juillet 1942 et sous le commandement de Laurent – se forment peu à peu les compagnies AD-I, AD-II et AD-III – groupe Nord chef commandant : Albert [*pseudo de Henri-*] (Bouteiller) à Lagny [Oise]. Le recrutement progresse et en 1943 commencent à être données les instructions sur une participation active contre l'ennemi et l'apport que pourrait apporter la Résistance aux combats pour une libération que chacun souhaite et attend avec de plus en plus d'impatience.

Entre temps je reçois à titre personnel un émissaire de l'organisation de résistance de l'armée (O.R.A) envoyé de Paris (par qui?) venu me demander mon concours ; avec les précautions nécessaires je ne peux que lui faire comprendre que je suis déjà occupé.

Des sabotages fréquents sont pratiqués à l'usine soit sur le matériel ferroviaire, soit dans la fabrication de l'alcool et du bois pour les gazogènes de l'armée ; de grosses quantités d'essence sont également soustraites des citernes garées sur les voies proches de l'usine et un providentiel bombardement de la R.A.F. vient heureusement détruire quelques-unes de ces citernes qui presque vides auraient très certainement attiré l'attention (avec ses conséquences) des boches lorsqu'ils seraient venus les prendre.

Une apparence de sécurité fit que peu à peu la réserve et la prudence observées au début se relâchèrent, et des propos inconsidérés tenus par certains membre de l'organisation, ainsi que le manque de discrétion apporté à nos réunions dominicales tenues ouvertement au café du Coin Musard mirent une bonne partie de la population au courant. Un parachutage d'armes dut être décommandé, ayant été connu par des éléments plus que suspects de sympathie pour l'occupant. Une démonstration de l'utilisation du plastic et d'une arme nouvelle le bazooka nous est faite par un agent parachuté, dans la carrière des bois de Crèvecœur.

10 octobre 1943

Dimanche – occupé au nettoyage des lapins – on m'appelle au bureau – un monsieur en civil dans la salle d'attente me demande avec un petit accent qui sent le vert de gris « si je suis M.Le Goffic ? » - Réponse affirmative – alors ouvrez la porte et venez avec nous – Fais remarquer que le local postal est interdit au public – il me dit alors : police – et deux allemands en tenue se placent alors à ses côtés – j'ouvre la porte – ces messieurs entrent dans le bureau et l'invitation de les suivre immédiatement m'est refaite – j'ai compris - je fais remarquer que je suis en tenue de jardinage, sabots vieux vêtements et que d'autre part je ne puis abandonner mon poste et la responsabilité de mes valeurs sans en référer à mes supérieurs – pas d'autre réponse que : allons dépêchez-vous venez ! J'obtiens cependant de me rendre au hangar situé au fond de la cour, où j'étais occupé – pour y prendre un veston. Et accompagné par une des armoires à glace présente je vais chercher cet effet. En le décrochant j'ai l'heureuse inspiration d'y retirer un portefeuille et de le jeter sans être vu de mon gardien sur un tas de charbon – au retour dans le bureau je vois le deuxième gendarme occupé à examiner le cadran de mon poste de radio – sans doute pour essayer de se rendre compte si on écoutait Londres !

À une demande faite au civil – chef de l'expédition – pour savoir si je devais prendre des vêtements, du linge etc ... - et si mon absence serait longue – il me répond « je ne puis rien vous

dire, j'obéis à des ordre c'est tout » – bien entendu même réponse et plus catégorique encore lorsque je demande pourquoi je suis arrêté.

Résigné je sors du bureau après avoir fait mes adieux et sans avoir pu ni par un signe ni par une parole faire comprendre à mon entourage tout ce qui reste derrière moi de terriblement compromettant pour mes camarades et pour moi-même et qu'il faudrait faire disparaître à tout prix (fausses cartes – cachets – documents – revolver). Hélas rien à faire et c'est avec cette pensée d'angoisse que je monte toujours bien encadré dans une traction arrêtée devant la porte et qui démarre sous les yeux des voisins déjà alertés et qui me regardent partir en pensant sans doute eux aussi – comme moi-même – que les carottes sont cuites !

Nous prenons à vive allure la route de Paris et je vois défiler devant mes yeux tous ces paysages familiers – avec la très problématique espérance de les revoir.

Nous tournons à la Houssaye – et stop la voiture s'arrête devant une villa occupée depuis le début de l'occupation par deux allemands chargés de la surveillance de la chasse – « Descendez ! » J'arrive dans la cour, où sont placés quelques soldats allemands en armes et ... j'aperçois tout à coup assis sur une pierre ... mon camarade Charlier (chef de gare de la Houssaye). Nous nous lançons un coup d'œil - mais sans manifester le moindre signe de reconnaissance, car nous nous doutons bien que nous sommes surveillés. Un peu après nous voyons arriver Cariat (l'instituteur). Je commence à comprendre qu'il doit y avoir une rafle – du reste j'avais remarqué en arrivant à la Houssaye l'effervescence qui se manifestait dans les rues, où des groupes d'habitants discutaient devant les portes et il est probable que des événements sérieux viennent de se produire en ce matin dominical !

Le civil qui était venu me chercher sort à un moment de la maison et vient prendre dans la voiture qui m'avait amené une matraque faite d'une charbonnette insérée dans un tuyau de caoutchouc ! Nous nous regardons tous les trois avec un regard qui devait en dire long. Nous sommes placés à une certaine distance l'un de l'autre, et entre nous est placé un soldat – sans doute pour nous empêcher de communiquer, ce que nous n'avons du reste prudemment pas l'intention de faire – tout à coup des hurlements de douleur partent de l'habitation -la matraque doit être entrée en action sur un de nos copains (lequel?)

Va et vient de civils – de soldats – le chauffeur du château de Crèvecœur est amené lui aussi et introduit aussitôt dans le pavillon. Méditation silencieuse qui se poursuit pour nous pendant de longues minutes.

Charlier, Le Goffic ... c'est le bonhomme au crâne rasé du matin qui appelle nos noms et ouvrant la portière de la voiture nous dit « Montez – et pas un mot entre vous deux » Nous prenons place sur le siège arrière, un fritz en face de nous, et l'autre sur le siège avec le civil qui conduit. En passant devant la boulangerie Feriot nous apercevons la mère et la femme de notre ami en pleurs sur le seuil de la boutique ... nous comprenons qu'il est lui aussi dans le coup – et cela ne nous rassure pas – car nous savons qu'il a commis de multiples imprudences dont les conséquences commencent à se manifester et dont nous ne pouvons pas prévoir les conséquences – où allons-nous ? Marnes, Fontenay-Trésigny, Chaumes, Guignes, pas de doute c'est Melun ou Fontainebleau, qui commence à avoir un sinistre renom dans la région.

Melun – quelques crochets dans le quartier chic de la ville et arrêt devant une superbe villa – la voiture entre dans un grand jardin – après ouverture des grilles par des militaires – grilles refermées aussitôt derrière nous « Descendez, suivez-nous » arrivons dans un bureau où nous sommes invités d'abord à vider toutes nos poches et ensuite à prendre place sur un siège placé devant une « souris grise » qui devant sa machine va enregistrer les réponses que nous allons faire à un interminable questionnaire – état civil – religion – etc .. etc ..

Tout terminé un nouveau « Venez » et nous voici encore dans la voiture – toujours avec la même escorte – cette fois un très court trajet et nous arrivons dans la cour d'une caserne. Nous descendons devant le poste de police à l'entrée et après une nouvelle invitation à donner tout ce que nous pouvons avoir sur nous (le tout est inventorié et réuni en un paquet) le civil du matin nous

remet à un feldwebel [~ *adjudant*] Et bientôt accompagnés par lui et un autre soldat nous sommes conduits à une bâtisse que nous reconnaissons comme étant celle des classiques locaux disciplinaires militaires. La baraque est toutefois agrémentée d'un solide entourage de barbelés. La porte s'ouvre et nous entrons dans un couloir obscur dans lequel une dizaine de gars sont occupés autour de gamelles – car il doit être midi. La porte se referme et la compagnie nous accueille assez joyeusement en nous disant « Alors les gars ça y est, vous aussi ? Qu'est-ce que vous avez fait ? »

Nous n'avons pas grande envie de causer pour le moment et nous nous préoccupons surtout Charlier et moi de savoir où nous allons nous installer. Plusieurs cellules ouvrant sur le couloir sont vides, nous décidons d'en occuper une ensemble – si on veut bien nous laisser faire ; il y a un châlit, une vieille couverture – nous nous asseyons tous deux sur le lit et pour la première fois depuis notre rencontre imprévue de ce matin, nous nous entretenons de notre aventure. Charlier me dit comment on est venu le chercher sur la quai de la gare – sans même lui laisser le temps d'avertir sa femme – qui doit se demander ce qu'il est devenu ! Lui aussi a compris au passage devant sa boutique que Fériot était dans le bain et comme moi considère comme probable que toute l'affaire part de là ! - que faire, attendre les événements.

Nos voisins nous demandent si nous avons à manger, non bien sûr ... mais nous n'avons pas faim ! - je pense tout à coup que j'avais réussi ces jours derniers à dégoter un morceau de porc frais et qu'il était préparé pour ce midi à la maison! Que se passe-t-il là-bas ? C'est l'angoissante question que je me pose sans cesse, redoutant la perquisition presque certaine qui a du suivre mon arrestation. Car dans ce cas mon sort est réglé et ce qui est plus effroyable encore l'est également celui de tous les camarades du groupe dont les pseudonymes sont inscrits sur des listes. Tout ce matériel m'a été confié pour être dissimulé dans les papiers de la poste où nous les pensions en sécurité – fichue idée.

Dans le couloir nous trouvons un homme occupé à corriger des devoirs – il nous dit être de Provins, professeur dans une école de radio – et être incarcéré depuis des semaines ici – après être passé par Fresnes sous l'inculpation – impossible à prouver jusqu'à présent d'avoir détenu et employé un émetteur. Nous lui racontons notre aventure – il nous met en garde contre les confidences faites à nos compagnons – car parmi eux il y a des droits communs qui n'ont rien à voir avec l'action clandestine et qui sont prêts à n'importe quoi pour se tirer d'affaire. Il nous dit que nous nous trouvons à la caserne Augereau à Melun et que si nous voulons, il peut remettre dans la soirée un mot à destination de nos familles à sa femme avec qui il est autorisé à communiquer et qui vient faire l'échange des corrections qu'il continue de faire pour son école.

Malgré une certaine défiance, nous nous empressons de griffonner quelques lignes sur du papier donné par lui – lignes dans lesquelles nous informons du lieu de notre détention et affichons notre certitude de nous voir bientôt libres puisque rien de peut nous être reproché – comme ça si c'est un piège qui nous est tendu – ces messieurs en seront pour leurs frais.

Nous saurons par la suite de quelle aide précieuse a été pour nous la rencontre de ce brave garçon chrétien, dont toutes les promesses ont été tenues et qui nous a donné la possibilité d'informer les nôtres de notre sort dès les premiers jours de notre détention. Dans la soirée un troisième arrivant, employé SNCF, fait son entrée ; connu de Charlier il entre aussitôt dans notre cénacle – sous-off de réserve arrêté au retour d'un voyage en Bretagne où il a manqué un embarquement clandestin pour l'Angleterre. Nous causons librement tous les trois dans la cellule commune où nous sommes enfermés par un geôlier à la nuit.

Le lendemain arrivée de Ferrot, puis officier Russe prisonnier évadé qui reconnaissant Ferrot le désigne comme étant son dénonciateur l'ayant fait arrêter dans la forêt où il était camouflé !

Le séjour à la prison de Melun est résumé dans les lettres ci-contre. Après quelques jours d'anxiété compréhensible sachant ce que contiennent les tiroirs du bureau ou les papiers du groupe - cartes d'identité, photos et même revolver avaient été placés les croyant plus là en sécurité qu'ailleurs. Je suis très soulagé lors d'une visite de ma sœur qui malgré la présence de l'interprète

me fait comprendre que tout a été enlevé et détruit la nuit même de mon arrestation par le docteur Jarraud au courant et avant toute perquisition !

Je puis maintenant supporter deux interrogatoires successifs du chef de la Gestapo – au cours desquels je comprend que rien de précis n'est relevé contre moi – aucune preuve certaine de ma participation à une action clandestine. Entre temps j'apprends le départ de Ferrot pour Fontainebleau et une nouvelle arrestation de Cariat après une remise en liberté.

Ni Charlier ni moi-même n'avons été maltraités et nous avons bénéficié d'une grande bienveillance de nos gardiens qui dans la journée laissaient ouvertes les portes de nos cellules et qui nous permettaient de nous entretenir entre la vingtaine de types incarcérés dans le même bâtiment que nous. Un furoncle m'étant venu à la joue j'ai été soigné et pansé par un major allemand.

Enfin le 3 novembre 1943, un planton vient appeler Charlier, Le Goffic et en nous conduisant au bureau du chef nous annonce en douce « Vous partez chez vous ! » Notre incrédulité a bien vite été détruite quand effectivement le personnage nous indique l'un après l'autre que rien de précis n'ayant été relevé contre nous, nous sommes libérés – mais avec le conseil d'avoir à nous tenir rigoureusement tranquilles car nous serons tenus à l'œil ! J'ai appris par la suite qu'une intervention avait été faite ne ma faveur par mon administration.

Charlier et moi avons du mal à contenir notre émotion lorsque nous franchissons la grille de la caserne Augereau- libres ! Téléphone à Mortcerf où Rivera vient nous chercher avec sa voiture. Et à six heures du soir nous arrivons à la maison dans la joie générale.

(sur un feuillet inséré dans le cahier :)

Quelques jours après mon retour j'apprends que Ferrot est parti pour le fort de Romainville – première étape vers les camps d'Allemagne. Je sais aussi que le jour de mon arrestation Laurent aurait déclaré « il n'avait qu'à ne pas fréquenter les milieux communistes »!! ce qui est évidemment très opportun, alors que jusque là M.Laurent avait parfaitement accepté les services de ces mêmes milieux, pour la formation de ses groupes !

En réalité toute l'affaire a pour origine deux causes principales :

1° les imprudences verbales de Ferrot, et ses menaces répétées envers MM Rieffel (*alors maire de Crèvecœur-en-Brie*) et qui bien en place auprès des autorités allemandes l'ont fait arrêter par la crainte que celui-ci leur inspirait. Arrêté une première fois en 39 par mesure administrative, il avait été relâché en signant un engagement à la L.V.F. ! [*Légion des Volontaires Français contre le bolchévisme, crée en juillet 1941 par les partis collaborationnistes, et d'où sortira plus tard la sinistre Division Charlemagne*] – engagement qu'il n'avait du reste pas tenu. Un passé douteux dans sa participation à la guerre d'Espagne, et d'une moralité discutable – tout cela ne pouvait manquer d'attirer l'attention sur lui.

2° Nous avons eu la certitude que par la faute de certains camarades hâbleurs, une bonne partie de la population de Mortcerf connaissait l'existence d'un groupe de résistants, savait que nous nous réunissions au coin Musard. La fréquentation d'un certain nombre d'entre nous de la boulangerie de la Houssaye (autant par les nécessités du ravitaillement en pain) que pour des motifs de liaison de résistance, en s'ajoutant à la rumeur qui circulait sur notre activité ont émené les boches à ramasser en même temps que Ferrot les principaux de ceux vus souvent en sa compagnie – Charlier, Carat, Drigeardet moi-même. Si l'affaire n'a pas eu de suite grave (à part Ferrot) c'est que l'enquête n'a pu établir la preuve de l'existence du groupe.

Les Kollabos ont certainement été très dépités de cette conclusion, car en décembre 1943, je recevais sous pli affranchi de Paris (rue de Cléry) le tract dont la copie est ci-jointe. Le même tract a été envoyé dans toute la région à ceux qui étaient suspects de (gaullisme!) ...

Au lendemain de la réception de ce papier, j'affichais dans le bureau une note prévenant les justiciers éventuels de ne pas me manquer, mes dispositions étant prises pour une riposte immédiate.

Copie, insérée dans le cahier, du tract en question :

Monsieur,

Nous connaissons parfaitement votre attachement aux idées communistes et le désir que vous avez de massacrer les Français Nationaux. Nous savons d'autre part que dans votre localité plusieurs Français (dont le seul désir est de vivre dans une France délivrée des voyous, des assassins et des voleurs) sont menacés de mort par les radios juives de Londres et d'Alger, par tracts, par envoi de divers objets tels que cercueils, corde de pendu ou autre. Dans votre commune on est déjà passé à l'action. Nous vous avisons que cela ne durera pas. En conséquence nous vous informons que vous avez été désigné personnellement par notre comité comme otage et responsable de cet état de choses. À ce titre vous serez immédiatement exécuté au cas où une suite serait donnée à une seule sentence prononcée contre nos camarades bons Français.

Ajouté : copie d'une lettre reçue en décembre 1943, original déposé à gendarmerie pour envoi au procureur de la République

suite du cahier

Retour à Mortcerf

Après cet intermède toute activité apparente m'est par ordre interdite. Réunions supprimées. Rencontre nécessaires entre responsables se font dans la nature. Cependant l'organisation du secteur se poursuit et au débarquement de Normandie le 6 juin 1944 les compagnies FFI sont définitivement formées et les grades distribués. Suis nommé capitaine adjoint au chef de secteur Laurent.

Et c'est dans l'attente fiévreuse de ces journées inoubliables de juin -juillet-août 1944 où se précise la certitude de la prochaine délivrance.

14 juillet 1944

Le drapeau tricolore flotte sur la haute cheminée intacte des ruines de l'usine bombardée et y restera trois jours malgré les menaces de représailles des autorités.

L'après-midi nous décidons de déposer une gerbe (*illisible* de tricolore et faite d'une croix de Lorraine) au monument aux morts. Il commence à y avoir du flottement et cette manifestation pourtant commandée de Londres par le général de Gaulle n'est pas accueillie avec beaucoup

d'enthousiasme par quelques-uns, dont le zèle paraît se refroidir à même que le temps des responsabilités approche !

Enfin quoiqu'il en soit – après entretien avec Meurein, Roumy et accord de Laurent nous décidons un rassemblement devant la mairie pour 15 heures. La gerbe sera déposée et après un court moment de recueillement nous disperserons individuellement. À l'heure fixée nous sommes une dizaine présents. Le programme est exécuté comme convenu sans incident. Remarque aux environs de la place les volets clos des habitations derrière lesquels vraisemblablement se tiennent aux aguets les locataires qui se demandent ce qui va se passer. La chance nous a favorisés, aucun allemand n'est passé par là ! Peu après nous apprenons que le maire alerté a fait donner des ordres pour l'enlèvement rapide de notre gerbe, approuvé en cela par une grande partie de la population qui n'hésite pas à déclarer ouvertement que nous avons agi en provocateurs !! Malgré tout nos fleurs sont restées sur place jusqu'à la nuit, l'opérateur de leur enlèvement ayant sans doute préféré l'obscurité pour agir – nous n'avons jamais su qui il était.

Mois d'août fiévreux et d'attente impatiente – continuons préparatifs – car nous sommes tous persuadés que nous allons être amenés à participer d'une façon active aux combats qui se préparent – liaison assurée avec Lagny – Reconnaissance dans les bois pour préparation d'un maquis – Repérage des points sensibles de la voie ferrée pour dispositif de destruction en temps utile – matériel de détérioration des pneus auto à disposer sur les routes etc ...

Pendant ce temps nous voyons défiler sans arrêt les voitures des états-majors et des services boches de Paris qui prennent la direction du Rhin cette fois – ça ne chante plus – et il n'y aura bientôt plus assez de feuillage dans les bois pour le camouflage de tous ces véhicules qui cherchent à échapper à l'œil des avions alliés qui survolent plusieurs fois chaque jour la contrée.

Action maladroite et non commandée d'un imbécile vaut à la commune une amende de 20.000 – la remise d'une voiture neuve – après menace d'exécution de 2 otages ...

Vers le 15 arrivée de troupes en cantonnement, soldats surexcités par retraite, continuellement harcelés en cours de route, ne parlant que de « terroristes » !

Le 19 M et dame (?) se présentent au bureau et me disent rechercher si nous n'aurions pas connaissance de la découverte d'un corps dans les environs [*peut-être s'agit-il de Max Néraud, fusillé le 18 août*] Effectivement celui-ci a été trouvé dans les bois de Crèvecœur – les adresse à la gendarmerie – reconnaissance du corps et après mise en confiance par conversation le Cdt Saint de Provins m'informe qu'il s'agit d'un agent de liaison surpris dans sa mission et fusillé sur place. Nous sommes obligés de garder cette information pour nous et nous décidons de faire inhumer le corps comme s'il s'agissait d'un inconnu dont la mort reste sans raison connue. Une souscription mise en route est rapidement arrêtée, étant avisé que les allemands cantonnés trouvent étrange cette marque de sympathie – grande affluence aux obsèques – presque tous les résistants présents. Les boches ont été consignés dans leurs cantonnements, et devant les portes ... des mitrailleuses en batterie ... ce qui prouve qu'ils ne sont pas dupes et qu'ils savent à quoi s'en tenir sur notre attitude en cette affaire.

Passage d'un détachement de la L.V.F. ignobles soudards terrorisant le village pendant une journée. Est-il possible que des Français soient capables d'une telle abjection.

25 occupation du bureau par téléphonistes allemands avec lesquels je suis obligé de parlementer un bon moment au sujet des liaisons téléphoniques qui ne fonctionnent plus ... avec sous le bras un paquet contenant les brassards F.F.I. qui viennent de m'être remis !

Et le 27 août 1944 disparition pendant la nuit des boches qui sont partis en vitesse, abandonnant pas mal de matériel.

À midi premiers éclaireurs américains précédant des tanks légers arrivant au carrefour en face le bureau. Toutes les maisons fermées. Volets clos. Silencieux s'ouvrent et bientôt tout le monde est dehors – accueillent les libérateurs – bouteilles, fleurs, baisers etc. c'est la folle joie.

Les drapeaux tricolores flottent aux fenêtres, malgré les conseils de prudence donnés par officiers américains qui nous informent que ces premières troupes ne font que continuer la poursuite et ne stationnent pas – ce qui pourrait nous valoir des représailles au cas où des détachements allemands encore nombreux dans les bois voisins se représenteraient.

Distribution des brassards à la gendarmerie – tout le monde en veut naturellement – et je fais des mécontents en leur déclarant qu'ils arrivent un peu tard. Application des consignes données par le C.N.R. (*Conseil National de la Résistance*) – occupation de la mairie – destitution du maire vichyssois et constitution du comité local de Libération dont je suis élu Président.

Ainsi se termine le cauchemar de quatre années.

À la déception que beaucoup d'entre nous éprouvons que les événements ne nous ont pas donné l'occasion d'une participation plus active à notre libération, s'oppose la joie de la recevoir sans le moindre dégât ni dans les personnes, ni dans les biens.

Si un jour certains ironisent sur nos préparatifs clandestins, je laisse sur ce cahier de souvenirs l'assurance formelle qu'il n'a pas dépendu de nous que notre volonté d'action n'ait pas été utilisée. J'affirme que la majorité des braves garçons qui s'étaient rassemblés sous le drapeau de notre corps franc (celui qui flotta sur l'usine le 14 juillet 1944) étaient prêts à donner leur vie pour laver notre pays de la souillure de 1940. Lorsqu'ils se sont engagés dans les rangs de la Résistance ils acceptaient déjà tous les sacrifices ... les milliers de ceux qui les connurent ces sacrifices, réclamant le silence des timorés, des lâches, des combinards qui ont plié l'échine sous le talon boche et qui ne retrouvent leur voix ... que lorsqu'il n'y a plus de risque à aboyer !

Septembre 1944

On trouve ensuite divers documents, textes de discours tenus lors de commémorations en 1944 à 47, coupures de journaux ...

On rencontre en plusieurs endroits une amertume certaine, si ce n'est de la haine, contre les (en vrac) « hypocrites, lâches, combinards, traîtres, timides, peureux, salopards, collaborateurs, froussards ».

Original d'une lettre que lui adresse lors de sa détention à Melun sa femme Nini, le lundi 25 (octobre 1943).

On apprend que Jobic était encore Président du Comité local de Libération de Mortcerf en août 1947; qu'il a pris sa retraite de receveur des postes au printemps 1948 à Mortcerf « après 38 ans de services » ; qu'il était secrétaire général de la section des Anciens Combattants de Paimpol en 1950.